



Techniques & Culture 58 : Objets irremplaçables de Sandra Revolon, Pierre Lemonnier et Maxence Bailly (éds)

Pierre Le Roux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6860>

DOI : 10.4000/jso.6860

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2013

ISBN : 978-2-85430-035-2

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Pierre Le Roux, « *Techniques & Culture 58 : Objets irremplaçables* de Sandra Revolon, Pierre Lemonnier et Maxence Bailly (éds) », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 136-137 | 2013, mis en ligne le 28 novembre 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6860>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Techniques & Culture 58 : Objets irremplaçables de Sandra Revolon, Pierre Lemonnier et Maxence Bailly (éds)

Pierre Le Roux

RÉFÉRENCE

REVOLON Sandra, Pierre LEMONNIER et Maxence BAILLY (éds), 2012. *Techniques & Culture 58 : Objets irremplaçables*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 277 p., nombreuses ill. couleur.

- 1 Cet ouvrage collectif, plutôt original dans son thème et dans son traitement, qui unit les modernes aux anciens, l'exotique au quotidien, les ethnologues aux archéologues et aux historiens, construit autour de la notion d'« irremplaçabilité », a été coordonné par Sandra Revolon, Pierre Lemonnier, ethnologues spécialistes de l'Océanie, et par Maxence Bailly, archéologue et protohistorien spécialiste de la technologie culturelle des industries lithiques taillées de la fin du Néolithique et de l'archéologie sociale de l'habitat néolithique. Les coordinateurs entendent le terme d'irremplaçabilité à l'échelle globale et tous les auteurs, à part Joulizn en introduction, parlent d'objets qui sont irremplaçables dans des cultures, des échanges, des relations aux ancêtres, etc. Selon un temps durant lequel certains objets dits « transitionnels » jouent notamment, comme Frédéric Joulian le souligne dans son éditorial (« Doudous obsolètes ? », pp. 6-11), « le rôle de transducteur dans lequel il[s] aide[nt] au développement psychologique et identitaire de l'enfant » (p. 8).
- 2 Les contributeurs proviennent de plusieurs disciplines : ethnologie, histoire, archéologie, et de plusieurs horizons, y compris géographiques et culturels, et les contributions elles-mêmes concernent des terrains, terroirs et époques fort variés :

Nouvelle-Guinée (Momase et East Sepik), Cuba, hautes terres (Pérou, Bolivie) ou centre-sud des Andes, Occident moderne et Europe médiévale, Nouvelle-Calédonie, Afrique de l'Ouest, sans compter les articles proposés en *varia* et *curiosa* qui complètent et prolongent le volume thématique proprement dit et qui portent sur le Sahara maghrébin, la France sociale et rurale, les îles Salomon (avec de belles photographies) et, pour finir, un très intéressant mais trop court article dont on aspire à la version longue tant il est original, inédit dans son sujet, et passionnant, et qui aurait probablement pu trouver place dans l'ensemble thématique proposé. Cet article est dédié à une sorte d'historique des *autorickshaw* ou version motorisée, venue d'Italie à l'origine et si fameuse aujourd'hui en Inde et en Asie du Sud-Est, du pousse-pousse traditionnel, que l'auteur qualifie de tricycle à propulsion humaine ou mécanique (mais que l'on sait pouvoir être bicycle et éventuellement aussi à traction), dans tous les cas avec un moteur animal ou humain.

- 3 Frédéric Joulian le souligne, les « objets irremplaçables sont pris comme viatiques ou exemples de configurations ou relations sociales originales à décrypter et restituer » (p. 8). On est donc bien ici dans une démarche non pas centrée sur l'objet en tant que simple production technique ou esthétique mais bien anthropologique où l'objet vaut derechef sur la scène sociale, psychologique et cognitive comme expression d'artefacts sociaux et culturels complexes et, possiblement, porte d'entrée privilégiée vers leur analyse et leur décryptage. Comme le précise le préfacier :

« l'anthropologie de la culture matérielle contemporaine, comme celle de la technologie culturelle qui l'a précédée, ne s'intéresse ni aux objets pour eux-mêmes, ni aux significations sociales et culturelles des objets et techniques, mais bel et bien aux effets particuliers des matériaux, objets et techniques sur les groupes et relations sociales. » (pp. 8-9)

- 4 Dans une brillante introduction (« Objets irremplaçables : une introduction », pp. 14-27), Sandra Revolon, Pierre Lemonnier et Maxence Bailly présentent en détail chacune des contributions thématiques. Ils éclairent, dans une approche voulue diachronique, l'importance des objets, techniques et actions matérielles pour exprimer, concrétiser ou même modifier des relations et des changements de statuts, au même titre que pratiques sociales et faits psychiques dans les sociétés humaines, en particulier celles de ce volume, vues à travers territoires et époques.
- 5 James Leach, alors au département d'anthropologie de l'Université d'Aberdeen (Écosse) (« La mort du tambour. Choses uniques sur la Rai Coast de Papouasie Nouvelle-Guinée », pp. 28-47), ouvre l'ouvrage avec un passionnant article sur les tambours à fente fabriqués sur la Rai Coast de Papouasie-Nouvelle-Guinée (région Momase, province de Madang) et utilisés dans le cadre d'échanges entre affins, par les habitants de Reite, village de l'arrière-pays, parlant le nekini. Il s'agit d'idiophones, nommés *garamut* en Tok Pisin, la *lingua franca* néo-mélanésienne, supposés avoir une « voix », comme celle des humains et, pour être étroitement liés au statut social et à la personne de leurs propriétaires, être celle de ceux-ci. En partant d'un événement sans précédent survenu en 2010, l'attaque, lors d'un conflit local, d'un tambour à lèvres fabriqué et utilisé par une école communale, l'auteur cherche à montrer que ces tambours ne sont pas des avatars de personnes mais bien des objets uniques, spécifiques, irremplaçables :
- 6 « une image d'un moment de transformation des relations entre affins, et sont donc efficaces lors des transformations continuelles de ces relations. » (p. 41)

- 7 Katherina Kerestetzi, alors au musée du quai Branly, dans un texte bien écrit et illustré d'images appropriées (« Un mort pour son chaudron. Ou comment faire du dieu-objet du *palo monte* un être irremplaçable »), nous présente le chaudron *nganga* de Cuba, considéré comme « dieu-objet », élément singulier et irremplaçable indissociable du culte afro-cubain du *palo monte*, qui donne une existence sociale à ses adeptes auxquels le chaudron est lié par son mode de constitution qui engendre des relations constitutives d'une identité rituelle en permettant l'établissement d'un pacte protecteur entre un défunt crédité d'immenses pouvoirs, dont les os sont placés dans le chaudron le temps du rituel, et un adepte, *palero*, qui, par l'entremise d'un médium, intègre le nouvel initié dans une parenté initiatique. L'absence, le remplacement ou la destruction de cette *nganga* caractéristique signifierait pour l'adepte la remise en cause radicale de son existence.
- 8 Bill Sillar, de l'University College of London (Grande-Bretagne), à propos des hautes terres des Andes, évoque les *illas*, petites pierres éventuellement sculptées liées à des rites et croyances andines pré-hispaniques, et les *conopas*, pierres sculptées, souvent en forme de camélidés au dos creusé, offrandes rituelles de l'époque coloniale (« Patrimoine vivant. Les *Illas* et *Conopas* des foyers andins », pp. 66-81). Ces pierres magiques renvoient toutes à la géographie sacrée des Andes. Ces rites domestiques et ces offrandes rituelles sont liés à des croyances animistes, voire syncrétiques après l'hispanisation, qui attribuent des « âmes » à toute chose. L'usage principal de ces pierres et objets singuliers utilisés comme offrandes rituelles et intermédiaires magiques, avec des feuilles de coca notamment, à but de propitiation, transmissibles à travers les générations au sein de chaque famille, est d'engendrer et d'encourager une aide, ciblée sur le problème du moment, des mânes ancestraux et des forces animées de la surnature envers ceux qui effectuent ces offrandes et ces rites, en vue de leur protection et pour leur assurer fertilité, bonne récolte et chance.
- 9 Sophie Desrosiers, maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, membre du Centre de recherches historiques et spécialiste de l'histoire et de l'anthropologie des textiles, nous donne un très beau texte (« Le textile structurel. Exemples andins dans la très longue durée », pp. 82-103), techniquement documenté et bien illustré, consacré lui aussi aux Andes mais cette fois au thème du textile, considéré dans cette région comme un art majeur. Son étude est à la fois diachronique, dans la très longue durée étant donné le nombre de pièces textiles anciennes, certaines plurimillénaires, qui subsistent, et monographique, à partir de l'exemple étudié sur le terrain par l'auteur des Jalq'a, famille linguistique quechua, des vallées ouest et nord de Sucre, en Bolivie. L'on y découvre la grande complexité technique du tissage jalq'a, réalisé sur un métier qui permet le tissage d'étoffes à quatre lisières qui ne sont jamais coupées car considérées comme des êtres vivants, ainsi que la grande richesse et diversité des illustrations symboliques obtenues. C'est grâce à cette mise en perspective que l'on saisit le caractère irremplaçable des savoirs et savoir-faire locaux reproduits à travers les siècles pour assurer la transmission de valeurs culturelles remontant à la plus lointaine histoire.
- 10 Gil Bartholeyns, historien, maître de conférences à l'Université de Lille 3, membre de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, dans un article savant et passionnant sur l'Occident médiéval, à la belle iconographie (« Les biens non substituables dans l'Occident médiéval », pp. 104-121), nous rappelle que dans la langue française certains mots sont apparus tard comme « remplacer » (xvi^e siècle) et

« indispensable » (XVII^e siècle) et qu'à l'époque médiévale, l'objet irremplaçable, par exemple la relique religieuse, l'objet culturel, l'épée royale ou le Saint-Chrême, était essentiellement *necessarius* (nécessaires). Ces objets « nécessaires », symboliquement chargés, étaient ainsi d'abord princiers ou religieux. Puis, à partir des XII^e et XIII^e siècles, avec les tissus exotiques et précieux venus de la route de la soie notamment, et l'expansion du commerce mondial, les objets irremplaçables s'étendirent aux étoffes et aux vêtements coûteux, incluant les unités de mesure associées, comme marqueurs de dignité, de statut, de richesse, de réputation et donc de personnalité sociale, pourvu qu'ils fussent authentiques ou reconnus comme tels. On retrouve là des pratiques et mentalités tout à fait contemporaines, dans l'Occident voué à un libéralisme sans limite au profit d'une petite oligarchie financière dominante, mais aussi en Extrême-Orient et en Asie du Sud-Est, aux sociétés toujours très hiérarchisées comme l'étaient celles de l'Occident médiéval, où les marques de vêtements, par exemple, sont prisées parce qu'elles renvoient, par ostentation, à un niveau de fortune supposé et envié, et donc à un statut social supérieur.

- 11 Dennis Monnerie, professeur d'ethnologie à l'Université de Strasbourg, spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, nous propose ici un texte remarquable abondamment illustré sur les objets cérémoniels et l'élaboration des relations sociales chez les Kanak d'Arama et de la région Hoot Ma Whaap à l'extrême nord de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie (« Objets cérémoniels, chaînes opératoires et élaboration des relations sociales. Arama et Hoot Ma Whaap, Kanaky Nouvelle-Calédonie, Mélanésie », pp. 122-141). L'auteur y décrit le rôle d'objets, vus comme irremplaçables, dans leur chaîne opératoire, lors des grandes circulations cérémonielles qui peuvent être généralement de deux ordres. Un petit circuit est réservé à de l'argent pour l'achat de carburant, de nourriture et l'organisation de la cérémonie. Les petites circulations d'objets cérémoniels sont définies par l'auteur comme transferts de prestations synchronisés avec des parties de discours. Le circuit principal met en jeu, dans une circulation complexe, des dizaines voire des centaines d'objets cérémoniels. Ceux-ci sont définis comme tels car parts des circuits cérémoniels, malgré leur diversité, où ils sont assemblés, comptés, manipulés et transférés, avec une imbrication caractéristique de procédures verbales et non verbales. Ces circulations cérémonielles sans spectateurs – car tous les gens présents sont acteurs – sont, dans la région concernée, de trois types : cérémonies liées au cycle de vie des personnes, cérémonies des sociétés locales et des groupes, et cérémonies régionales. Les objets singuliers utilisés participent de l'élaboration, de l'expression et de l'évolution de ces relations sociales importantes où les dits objets sont porteurs de sens. Selon D. Monnerie, ces cérémonies réalisent un contexte spécifique spatio-temporel d'échanges, de sociabilité et d'usage de la parole. Par l'ensemble des dispositifs et des actes mis en jeu, elles donnent à comprendre les relations sociales qui s'y expriment. Dans un continuum constitué par des actes, y compris de parole, elles engendrent des va-et-vient de transferts de prestations composites d'objets spécifiques synchronisés avec des séquences de discours et ont toujours deux côtés complémentaires : un côté arrivant et un côté accueillant désignés comme maternel et paternel dans les cérémonies du cycle de la vie. L'usage des mêmes objets souligne l'aspect réversible de leur circulation. Traditionnellement, et surtout à Hoot ma Whaap, les objets cérémoniels consistaient en haches ostensifs, monnaies kanak de valeurs diverses, pagens masculins et jupes féminines en fibres, écorces battues, nattes, ignames, taros d'eau, bananes et plantains, canne à sucre, viande de gibiers, aquatiques pour les sociétés littorales (tortues ou dugong pour les petites

cérémonies), terrestres et aériens pour les sociétés de l'intérieur. Parmi les objets cérémoniels contemporains sont les billets et les pièces de monnaie en usage dans l'île, vêtements manufacturés, *manou* (une étoffe de coton de couleur vive servant, entre autres, à envelopper une offrande de monnaie), nattes, tabac, allumettes, ignames, sacs de riz, taros, sacs de sucre en poudre, autres victuailles achetées en magasin (farine, thé, café, pain), viandes issues de chasse ou d'élevage (bœuf, cerf, porc). L'igname doit être présente étant donné son rôle dans l'identité kanak. Son absence, rare, est compensée par un substitut moderne, le sac de riz. De nos jours, certains objets peuvent manquer. On peut leur en substituer d'autres acquis dans le commerce, porteurs de la même valeur symbolique toujours irremplaçable. Certains objets anciens ont disparu purement et simplement. Mais, comme le souligne l'auteur, ce qui n'a pas disparu est l'exigence de l'organisation de telles cérémonies qui perdurent, parfois un peu modifiées dans la forme, identiques dans le fond.

- 12 Ludovic Coupaye, de l'University College of London, nous parle ici avec intelligence, profondeur et clarté des pierres phalliques sacrées, et donc pensées comme invisibles, irremplaçables, qui sont en usage lors des grands rituels d'exposition d'ignames décorées à Maprik, en Papouasie Nouvelle-Guinée (« Des images, des nœuds et des toiles. Pierre sacrées et ignames à Nyamikum (district de Maprik, East Sepik Province, Papouasie Nouvelle-Guinée) », pp.142-159). Ces pierres et ces ignames y sont profondément accordées à l'expression identitaire des communautés humaines considérées, clans et villages, vues dans le temps et en lien à leur territoire, en relation avec les autres habitants animaux, végétaux et surnaturels de celui-ci, et part des rites nécessaires pour l'expression des mythes fondateurs qui expliquent, justifient et permettent la vie quotidienne et transcendent l'identité ethnique et sociale des hommes et femmes concernés.
- 13 Jean-Paul Demoule, archéologue et historien, membre de l'Institut Universitaire de France, professeur de protohistoire européenne à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (« Archéologie, art contemporain et recyclage des déchets », pp.160-177), nous propose un regard critique sur l'art ancien et moderne, toujours échappatoire du néant, de la mort à venir, à travers un fabuleux voyage dans le temps, descendant celui-ci depuis les origines les plus confuses et mystérieuses de l'humanité vers notre contemporanéité en prenant, pour véhicule de cette entreprise, l'objet d'art, simplement archéologique pour les temps les plus anciens, œuvres artistiques ou sacrées par la suite, jusqu'aux plus récents, les déchets de nos sociétés de grande distribution et consommation qui, détournés de leur fonction première et de leur état d'item abandonné, perdent leur statut d'icônes remplaçables à l'infini et sont transformés à leur tour en œuvres d'art uniques et irremplaçables.
- 14 Mike Rowlands enfin, de la Faculté d'anthropologie et de l'Institut d'archéologie de l'University College of London (« De la mascarade au film vidéo. Transmettre le diabolique en Afrique de l'Ouest », pp.178-191), évoque, en termes imagés, à l'aide de reliques, de masques, de vidéos modernes comment, en Afrique de l'Ouest, les objets dits irremplaçables peuvent être remplacés, certains pouvant être substitués à d'autres pour exprimer, *in fine*, les mêmes relations humaines et valeurs symboliques, et, d'une certaine manière, les caractéristiques culturelles d'un lieu donné qui n'est jamais exprimé simplement en tant qu'« aire » à l'aide d'un seul objet, fût-il célèbre sur place et célébré ailleurs, dans les musées européens par exemple, vu par certains comme irremplaçable à une époque donnée, et purement indigène. Sa valeur supposée, celle-ci

perçue de façon endogène ou exogène, positive ou négative, diabolique ou pas selon qui la regarde, n'est jamais simple et, au contraire, n'est que le résultat d'agrégats divers, de rencontres interculturelles, d'intérêts et conflits de tous ordres, d'actions et réactions ethniques, politiques, économiques, sociales ou religieuses, et peut donc souvent être transmise à travers les époques via d'autres supports.

- 15 Le livre physique qui résulte de cette thématique d'objet irremplaçable a été voulu, volontairement, comme une sorte de beau livre, de qualité, « reproductible, mais non remplaçable d'un clic d'écran » (p. 10) informatique comme le précise Frédéric Joulian. Ceci en réponse, non sans humour ni désespérance, à la politique actuelle de la recherche scientifique en France qui pousse, en ces temps de disette générale, à faire entrer dans le moule des publications électroniques des sciences dites « dures » le foisonnement original des sciences humaines et sociales. On ne peut que saluer l'initiative sur le plan intellectuel, sur ceux de l'humour et du combat politique et intellectuel, pour la défense de la diversité culturelle. Celle-ci, comme la diversité des langues et des opinions est, finalement, de même que l'ironie et le scepticisme, absolument nécessaires dans nos disciplines pour ne pas sombrer dans le dogme et le ridicule du « guindé » institutionnel et « à la mode » tel celui d'objets irremplaçables pourtant remplacés en cas d'usure ou de disparition. Car ce qui compte, encore une fois, et cet ouvrage nous le rappelle, ce n'est pas tant la rareté ou le caractère unique de l'objet que ce qu'il exprime de fondamental dans les relations humaines.
- 16 On doit aussi signaler les défauts non de ce choix éditorial mais de l'objet technique. Si un beau livre est bienvenu, la reliure étant ici collée et non cousue en cahiers, l'ouvrage ouvert à plat sur une table à tendance à se refermer sur lui-même et de lui-même, comme animé de mauvaises intentions. Il faut donc le prendre et le garder en mains mais sa grande taille est inconfortable pour la lecture, sans compter qu'il est lourd. À le remettre sur une table, pour peu qu'on ait le malheur de disposer d'une lampe de bureau – car si les marges sont grandes, les caractères sont bien petits –, le papier mi-glacé renvoie la lumière en éblouissant, ce qui ne facilite pas la lecture. Les photographies sont en couleur dans tout le livre, luxe et bonheur. Mais pourquoi, sachant le coût d'une page quadrichromée, avoir choisi de ne présenter que des images au format quasi « timbre poste », des illustrations si petites et perdues dans des océans de pages blanches ? Pourquoi ne pas avoir opté pour des photographies pleine page pour celles qui le méritent ? Car toutes ne le méritent pas. Certaines apparaissent statiques et, bien que souvent esthétiques, si peu documentaires, avec des objets pris seuls, comme les débris d'un naufrage gisant sur l'estran, sans les personnes qui les façonnent ou les utilisent vues avec eux dans une perspective ethnogestique et dynamique qui manque souvent à la description technologique. Pourquoi des paysages muets, des personnages pris de dos ? Pourquoi n'avoir pas proposé de cartes qui auraient permis au lecteur de se retrouver dans tous ces terrains exotiques, lointains et si méconnus ? La seule que l'on trouve dans ce livre est elle aussi au format timbre poste – mais présente et c'est déjà bien –, dans l'article de Ludovic Coupaye. C'est aujourd'hui une tendance générale de ne plus offrir de coordonnées précises à l'aide de cartes géographiques considérées aujourd'hui, semble-t-il, comme éléments esthétiques et complémentaires, facultatifs donc, alors qu'elles sont essentielles, tout comme les dessins techniques, les photographies à l'échelle, ou les illustrations qui incluent la gestuelle dans la fabrication et dans l'usage des objets issus de l'ingéniosité

humaine, c'est-à-dire de l'homme pris en même temps que l'objet qu'il conçoit, réalise et met en pratique.

- 17 Lucien Bernot, professeur au Collège de France disparu en 1993, passionné de culture matérielle et d'objets insolites mais culturellement marqués, n'aurait pu, en tant qu'ancien ouvrier typographe, que saluer ce parti pris de proposer une belle œuvre pleine d'idées synthétiques à titre d'objet lui aussi irremplaçable. Mais encore aurait-il valu mieux choisir dans la palette étendue des possibilités typographiques afin, non pas de surprendre, d'étonner, de séduire, mais de faciliter et d'encourager la lecture.
- 18 Quoi qu'il en soit, nous avons ici un fort bel ensemble, à la fois original dans la curiosité thématique dont il témoigne et irremplaçable dans sa valeur documentaire par la richesse passionnante de la gamme monographique proposée. L'on ne peut qu'en recommander vivement la découverte.